

SOREL, 11 février 1892. — Je, soussigné, ai fait usage du *Sirup de Térébenthine du Dr Lavolette* pour une bronchite dont je souffrais depuis une année. Ce sirup m'a non seulement guéri de cette bronchite, mais aussi de la gravelle et de calculs des reins dont je souffrais beaucoup depuis trois ans et dont j'ai failli mourir il y a deux ans. Je suis maintenant en parfaite santé, tous les symptômes de ces maladies ayant complètement disparu depuis à peu près trois mois. — J. B. ROUILLARD, Inspecteur général des Mines de la province de Québec.

MONTREAL, 18 février 1892. — Je, soussigné, certifie que mon petit garçon, âgé de sept ans, a été guéri par le *Sirup de Térébenthine du Dr Lavolette*. Il avait contracté la grippe l'hiver dernier et aucun remède n'avait pu le soulager. Sa toux était des plus violentes et très pénible pour nous. Vers le mois de juillet, alors que sa toux était devenue très grave, il fit usage de ce sirup merveilleux et la guérison s'opéra après l'emploi de deux flacons. Le *Sirup de Térébenthine* a de plus fortifié ses poumons, car il n'a pas toussé depuis et est maintenant en parfaite santé. — J. A. DESROSIERS, No 111 rue Saint-Christophe. (Agent de la succession Skelly), 1598 rue Notre-Dame.

MONTREAL, 29 février 1892. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D., No. 217 rue des Commissaires. *Monsieur*. — Je souffrais, depuis 22 ans, d'une bronchite grave, accompagnée d'oppression et que j'avais contractée pendant la guerre Franco-Prussienne. J'ai fait usage tant en France qu'au Canada de plusieurs remèdes réputés importants, mais sans aucun résultat. Je suis maintenant parfaitement guéri après avoir fait usage de 4 flacons de votre *Sirup de Térébenthine*. Je suis heureux de vous donner ce certificat et souhaite, pour le bien de l'humanité, que ce sirup soit connu partout. — AUGUSTE BOUENNEL, Gérant des annonces du *National*.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE. — LES AMOURS DU CHEVALIER.

XV. — AMOUR.

(Suite)

— Que voulez-vous dire ?

— Qui sait si je ne partirai pas d'ici bientôt, triste et désespéré, y laissant mon bonheur et le repos de toute ma vie.

— Marguerite pâlit.

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — oh ! mon Dieu !

— Qui sait, — poursuivit le jeune homme, — je n'ai plus qu'à mourir, si vous ne m'aimez pas ! . . .

Un sourire d'une expression ravissante entr'ouvrit les lèvres roses de Marguerite et découvrit ses petites dents d'une blancheur nacré.

— Si je ne vous aimais pas, Raoul, — dit-elle avec une candeur angélique, — vous n'auriez qu'à mourir.

Le jeune homme fit un geste.

Marguerite, sans lui laisser le temps d'articuler un seul mot, continua :

— Mais vous ne mourrez point, Raoul, car je vous aime !

XVI. — VISITE AU CHATEAU.

A cette parole, à ce doux aveu, Denis ne put que tomber à genoux devant Marguerite, saisir ses deux mains entre les siennes et les couvrir de baisers.

— Eh bien ! demanda la jeune fille en souriant, regrettez-vous encore d'avoir cédé à mes prières ? Regrettez-vous encore d'être venu au château de Kergen ?

Denis répondit par ces phrases entrecoupées et incohérentes qui sont le langage de la passion sincère, par ces mots indistincts, mais échappés du cœur :

..... qui, depuis six mille ans,
Se suspendent toujours aux lèvres des amants ! . . .

— Marguerite, chère bien-aimée, — demanda-t-il au bout d'un instant, — le bonheur qui m'inonde est trop grand pour que je ne craigne pas, malgré moi, de le voir s'évaporer comme un beau rêve . . . Êtes-vous bien sûre que votre père ne mettra point d'obstacle à la réalisation de mes désirs et de nos espérances ?

— Mon père ?

— Oui.

— Ne savez-vous donc pas, Raoul, que, certes, après ma sœur et moi, vous êtes en ce monde, la personne qu'il aime le plus ?

La pensée de notre union, j'en suis sûre, est au fond de tous ses rêves, et c'est avec une joie infinie qu'il va vous ouvrir les bras et vous appeler son fils.

Marguerite ne se trompait pas.

Lorsque, peu d'heures après la scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, Denis fit officiellement au baron de Kergen la demande de la main de Marguerite, le bon vieillard leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes de joie et étendit vers le faux Raoul de Navailles ses deux mains pour le bénir.

A partir de ce moment, Denis se trouvait officiellement le fiancé de Marguerite.

— Nous avons dit plus haut que le projet du jeune homme était, aussitôt après avoir vu sa recherche agréée, de retourner passer quelques heures au château de Falkenhorst, afin d'y reprendre les sommes considérables déposées par lui en lieu sûr avant son départ de Falkenhorst.

Comme nul ne dispose de l'avenir et ne peut prévoir les événements, Denis pensa qu'il fallait en finir le plus tôt possible. Aussi, le soir de ce même jour où il venait d'être agréé par le baron de Kergen, il dit à son beau-père futur, en présence de Marguerite et de Mina :

— Cher baron, demain de bonne heure je prendrai congé de vous.

— Vous nous quittez ! — s'écria Marguerite, devenue aussitôt pâle et tremblante.

— Pour bien peu de temps . . . deux jours tout au plus.

— Mais pourquoi ?

— Pour terminer une affaire d'argent assez importante, que mon séjour au château de Kergen m'a fait négliger tout à fait.

— Et, demanda Réginald, où vous appelle cette affaire ?

Denis nomma une petite ville qui était à une quinzaine de lieues de distance.

— Eh bien ! — répliqua le baron, — puisqu'il le faut, allez ; mais revenez-nous bien vite . . . Vous voyez comme ma pauvre Marguerite est pâle.

— Oh ! Raoul . . . Raoul . . . — murmura Marguerite, — je ne vous dis pas comme mon père : *Allez !* Je vous dis au contraire : A quoi bon nous quitter pour vous occuper d'une affaire qui n'intéresse que votre fortune ? Qu'importe que nous soyons un peu plus ou moins riche ? D'ailleurs, cette affaire, vous l'avez remise déjà, vous pouvez sans doute la remettre encore . . . Raoul, restez auprès de nous . . .

— Chère Marguerite, répliqua le jeune homme, vous savez bien que je n'ai et que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre . . . Votre cœur souhaite que je reste, je resterai.

Réginald intervint.

— Vous êtes des enfants tous deux, — dit-il, — toi, Marguerite, de t'inquiéter ainsi sans motifs, vous, Raoul, d'obéir à cette chère folle. Ne savez-vous donc pas qu'une courte absence ne sert qu'à faire paraître plus vif le plaisir de se trouver ensemble ? Deux jours de séparation, pour les amoureux, bien épris, c'est une éternité, j'en conviens ; mais de ces éternités-là, on en voit facilement la fin. Vous irez à vos affaires, Raoul, je le désire, je l'exige . . . Vous partirez demain matin . . .

Denis s'inclina.

— Je ferai mieux, monsieur le baron, répondit-il.

— Que ferez-vous donc ?

— Sur les deux jours que je vous demandais tout à l'heure, je viens de trouver moyen d'en gagner un.

— Comment cela ?

— Au lieu de partir demain matin, je partirai dans une heure . . . je voyagerai toute la nuit, je serai à destination au point du jour, je ferai mes affaires dans la journée, je me remettrai en route demain soir, et, après-demain matin, je serai le premier à baiser la main de ma belle fiancée.

Marguerite sourit et rougit.

Réginald approuva de la tête.

— Voilà, — dit-il — un plan qui me paraît fort sagement combiné, et je n'entrevois aucun obstacle à sa réalisation . . . Seulement, votre cheval est-il de force à faire trente lieues en deux nuits ?

— Mon cheval est à l'épreuve, — répondit Denis, — je lui ai fait faire plus d'une fois des marches forcées, plus fatigantes que celle dont il s'agit aujourd'hui.

— A la bonne heure.

— Permettez-moi de donner l'ordre de le seller et de le brider sans retard.

— Faites.

Denis salua.

Une demi-heure après, son cheval hennissait devant les larges marches du perron.

— N'y a-t-il donc aucun danger à voyager ainsi la nuit ? demanda Marguerite d'une voix très émue.

— Aucun, répliqua Denis.

— Mais ces bandits dont on parle tant et qui viennent d'incendier la ferme du père de Roschen.

— En cas d'attaque, j'aurai de quoi leur répondre, — dit le jeune homme en souriant et désignant les fontes de sa selle. D'ailleurs, ajouta-t-il en montrant du geste le ciel émaillé de constellations étincelantes, l'étoile de notre amour nous protège, elle me ramènera auprès de vous sain et sauf.